

NORD COMPO _ 03.20.41.40.01 _ 19-01-10 09:20:35
Z50713 UCOL - Oasys 18.04Rev 18.02 - Page 4
Titre ouvrage : **Illusions perdues**

*Récemment parus
dans la collection*

BALZAC, *Nouvelles*.
–, *Splendeurs et misères des courtisanes*.
EDMOND ET JULES DE GONCOURT, *Charles Demailly*.
VICTOR HUGO, *Claude Gueux* (édition avec dossier).
William Shakespeare (édition avec dossier).
JORIS-KARL, *À rebours* (édition avec dossier).
–, *Nouvelles*.
ALFRED DE MUSSET, *La Confession d'un enfant du siècle*.
–, *Les Deux Maîtresses* (édition avec dossier).
ÉMILE ZOLA, *La Bête humaine* (édition avec dossier).
–, *Le Roman expérimental* (édition avec dossier).

NORD COMPO _03.20.41.40.01 _ 19-01-10 11:40:46
Z50713 UDER - Oasys 18.04Rev 18.02 - Page 6
Titre ouvrage : Illusions perdues

Ouvrage publié avec le concours
du Centre national du livre

© Éditions Flammarion, Paris, 1990
Édition mise à jour en 2010
ISBN : 978-2-0812-3807-7

INTERVIEW

« **Catherine Cusset,**
Pourquoi aimez-vous *Illusions perdues* ? »



Parce que la littérature d'aujourd'hui se nourrit de celle d'hier, la GF a interrogé des écrivains contemporains sur leur « classique » préféré. À travers l'évocation intime de leurs souvenirs et de leur expérience de lecture, ils nous font partager leur amour des lettres, et nous laissent entrevoir ce que la littérature leur a apporté. Ce qu'elle peut apporter à chacun de nous, au quotidien.

Catherine Cusset est née à Paris en 1963. Elle est l'auteur de neuf romans parus chez Gallimard, dont *En toute innocence* (1995), *Le Problème avec Jane* (*Grand prix des lectrices d'Elle* 2000), *La Haine de la famille* (2001), *Confessions d'une radine* (2003), et *Un Brillant Avenir* (*Prix Goncourt des Lycéens* 2008), ainsi que d'un récit paru au *Mercur de France*, *New York. Journal d'un cycle* (2009). Elle vit à New York avec son mari et sa fille.

II *Interview*

Quand avez-vous lu ce livre pour la première fois ? Racontez-nous les circonstances de cette lecture.

J'ai lu *Illusions perdues* quand j'avais treize ans. À la maison, il n'y avait pas le droit de regarder la télévision, sauf en de très rares occasions, pour voir, par exemple, une version cinématographique d'un chef d'œuvre littéraire. Ma mère m'a autorisée à regarder un téléfilm basé sur *Splendeurs et Misères des courtisanes*. J'ai été fascinée par l'histoire, ses multiples rebondissements, par ce monde de grandes dames et d'ambitieux, par Lucien de Rubempré. Je suis tout de suite allée emprunter le livre à la bibliothèque pour rester dans cet univers, et j'ai commencé par le premier volume : *Illusions perdues*. Voilà comment je suis entrée chez Balzac. Ensuite j'ai lu presque tous ses livres les uns après les autres. Mais *Illusions perdues* reste mon préféré.

Votre « coup de foudre » a-t-il eu lieu dès le début du livre ou après ?

Je ne suis pas sûre d'avoir pu éprouver un coup de foudre en lisant, pendant trente pages, la description minutieuse des imprimeries d'Angoulême ! Voici la première phrase du livre : « À l'époque où commence cette histoire, la presse de Stanhope et les rouleaux à distribuer l'encre ne fonctionnaient pas encore dans les petites imprimeries de province. » C'est rébarbatif ! Mais même dans cette longue introduction technique, quelque chose m'a plu : la clarté et la précision de la description, qui rendent familier au lecteur un monde industriel qui lui est inconnu ; et l'entrée en scène du personnage balzacien type, le père Séchard, le vieil avare qui roule son propre fils.

Quant à Lucien, du moment où il est apparu dans le roman, je n'ai plus eu envie de le quitter. Pas parce que c'est un héros. Au contraire ! Dès le départ Balzac critique implicitement son personnage et nous fait trembler

Catherine Cusset III

pour lui à cause de ses faiblesses. Il nous fait partager la passion de Lucien, qui est l'ambition.

Relisez-vous ce livre parfois ? À quelle occasion ?

Je l'ai relu à vingt-trois ans, par plaisir, et pour écrire un article qui a paru dans la revue *L'infini* au printemps 1987, et qui s'intitule « Illusion et Ambition. Entre l'homme sadien et l'homme romantique : l'homme balzacien. » Pour répondre à ce questionnaire je viens de le relire maintenant, vingt-deux ans après, avec le même plaisir. J'ai été frappée de constater à quel point certaines scènes – celles dont je parle plus bas – s'étaient inscrites dans ma mémoire.

Est-ce que cette œuvre a marqué vos livres ou votre vie ?

Oui. Je n'écris pas comme Balzac, son univers n'est pas le mien : je suis beaucoup plus aveugle à la société qui m'entoure et me réfugie davantage dans l'intime. Mais il me semble qu'il y a une continuité directe entre Laclos, Balzac et Proust, trois écrivains qui excellent à démonter les rouages du jeu social. Je leur lève mon chapeau.

Illusions perdues est un roman à plusieurs intrigues, plusieurs scènes, plusieurs dimensions, multiples personnages. Je n'ai jamais écrit un roman qui ait une telle ambition. Je ne pense pas en être capable. Si ce roman me fascine, c'est sans doute parce que son ampleur me dépasse, mais aussi parce que je me sens proche du personnage de Lucien. Il y a chez Lucien à la fois la grandeur poétique et la veulerie de l'ambition. Il commet des erreurs mais apprend sa leçon et comprend vite le fonctionnement du monde. Il n'hésite pas à trahir pour aller de l'avant.

Cette trahison m'intéresse parce que, d'une certaine manière, je m'en sens capable. Trahir est peut-être un mot trop fort, mais il a pu m'arriver de me mettre en avant au détriment des autres pour obtenir quelque chose, par

IV *Interview*

exemple professionnellement, et c'est le principe de la trahison. On pourrait aussi appeler cela du réalisme. C'est le réalisme qui règne dans un monde du travail compétitif. Mais la lucidité du réalisme (balzacien, pragmatique) s'accompagne souvent d'une férocité animale. Il s'agit de dévorer pour ne pas être dévoré.

En tant que narrateur, Balzac a une position multiple. Il formule un jugement de valeur quand il nomme Lucien « l'ambitieux », « le pauvre enfant » et montre ses lâchetés et ses vilénies. Il a l'air d'opposer à la vénalité de Lucien la force morale des amis du Cénacle. Mais en même temps il ne cesse de faire tomber comme des écailles les illusions de Lucien et de montrer que sa naïveté première ne peut qu'être corrompue dans le monde. Balzac ne porte pas de jugement de valeur sur la société qu'il décrit. Il se contente d'en montrer le fonctionnement : c'est la réalité du monde, par rapport à laquelle la pureté et la rigueur du Cénacle apparaissent comme trop idéalistes.

Quelles sont vos scènes préférées ?

Trois scènes, que je me rappelais avec précision vingt-deux ans après :

1. La scène où Lucien, sortant de chez Madame de Bargeton à Angoulême, retrouve sa sœur Ève et David Séchard au bord de l'eau le soir où David demande à Ève de l'épouser. En entendant la nouvelle, Lucien est incapable de dire un mot, et Ève prend le silence de son frère pour l'émotion et la délicatesse d'une belle âme, alors que la pensée qui lui traverse l'esprit est la suivante : si Madame de Bargeton devient veuve, elle ne voudra jamais être la belle-sœur de David Séchard. Ainsi, le bonheur de sa sœur compromet son avenir. Le malentendu illumine le contraste entre la générosité d'Ève et de David, qui pensent autant à Lucien qu'à eux-mêmes, et la mesquinerie calculatrice de Lucien, dont il a conscience. C'est la première scène où Balzac utilise

Catherine Cusset v

l'ambition pour montrer au lecteur la faiblesse morale de son personnage.

2. La scène où Lucien, peu après son arrivée à Paris avec Madame de Bargeton, se promène et constate qu'il est habillé comme un garçon de courses. Il entre aussitôt chez un tailleur et dépense la moitié de la somme avec laquelle il devait vivre à Paris pendant deux ans ! Mais quand il se rend à l'Opéra où il doit retrouver Madame de Bargeton et sa cousine la marquise d'Espard, on ne veut pas le laisser entrer parce qu'il a l'air d'un garçon de noce endimanché. Quand l'ouvreur jette un coup d'œil moqueur à son compagnon, on se croirait chez Proust. C'est la scène typique de l'arrivée du provincial à Paris, écrite avec tant de rebondissements que l'on y dégringole de désillusion en désillusion. Madame de Bargeton, qui trouve Lucien très beau dans son nouveau costume, s'aperçoit que sa cousine prête peu d'attention au poète, et se demande soudain si elle pourrait s'aveugler. Quant à Lucien, qui n'est pas conscient du ridicule qu'il produit, il trouve sa Louise bien laide et mal fagotée par rapport à toutes les élégantes Parisiennes, et il est prêt à tomber amoureux de Madame d'Espard. Non seulement il a l'air ridicule par rapport aux nobles dandys qui viennent saluer la marquise, mais en plus il perd la sympathie du lecteur par son manque de fidélité.

3. La scène où Lucien, journaliste nouvellement embauché, s'indigne quand on lui demande, pour le mettre à l'épreuve, de « casser » le roman de Nathan, pour lequel il éprouve une sincère admiration. Il ne comprend pas comment on peut critiquer une belle œuvre. Son ami Lousteau lui apprend que le journaliste est un acrobate capable de changer les beautés en défauts. Un peu plus loin Lucien, travaillant pour un autre journal, doit maintenant écrire un article en faveur du livre de Nathan. Il s'en déclare incapable car il pense, en fin de compte, tout le mal qu'il en a écrit. « Ah, mon petit, je te croyais plus fort ! » s'exclame un autre journaliste, Blondet, qui révèle à Lucien qu'« en littérature, chaque idée a son envers et son endroit », et qu'un journaliste

VI *Interview*

n'est rien d'autre qu'un marchand de phrases : croire à ce qu'on écrit, c'est se montrer naïf et stupide. En un tour de main, il lui compose un article renversant tous les arguments du premier, et aussi vrai, aussi fort, aussi juste. C'est une scène dont le cynisme m'a frappée quand j'avais treize ans : j'ai été fascinée par l'idée qu'il n'y avait pas de vérité, qu'on pouvait dire d'une chose tout et son contraire, et que l'unique vainqueur était, en fin de compte, le pouvoir de la rhétorique.

Y a-t-il selon vous des passages « ratés » ?

Il y a parfois des longueurs – surtout sur les techniques de la fabrication du papier, ou les procédés de l'escompte à la fin du roman. Mais tous les épisodes du roman s'emboîtent parfaitement. Après nous avoir entraînés dans le tourbillon de la vie parisienne, Balzac nous ramène dans la triste Angoulême et réussit à nous passionner autant pour les difficultés de l'inventeur et les périls financiers de la famille Séchard que pour les amours, les rêves et les succès de Lucien.

Il y a un épisode que je trouve plus faible que les autres : celui de l'histoire d'amour de Lucien et de Coralie. Coralie sacrifie tout à Lucien qu'elle aime passionnément et se dévoue à lui jusqu'à la mort, mais son personnage n'a guère de consistance. Il ne laisse pas d'image forte, comme les autres personnages féminins du roman : Louise de Bargeton, Ève, Madame Chardon. On dirait que Balzac a écrit cet épisode sans vraiment croire à son personnage et à sa passion. Autant l'amour entre David et Ève Séchard, la délicatesse et le dévouement fraternel d'Ève paraissent nobles, autant les sacrifices de Coralie et sa mort tragique à dix-neuf ans semblent être la conséquence logique de son destin d'actrice, comme si le préjugé social contre la courtisane l'emportait sur la réalité du sentiment amoureux.

Rien de raté, donc, mais parfois je regrette que Balzac soit si balzacien. Que Lucien soit si falot, que Balzac ne

Catherine Cusset VII

croie pas davantage en lui, que le cynisme triomphe alors même que l'auteur semble le condamner moralement.

Cette œuvre reste-t-elle pour vous, par certains aspects, obscure ou mystérieuse ?

Non. Ce que j'aime chez Balzac c'est justement sa clarté, sa façon d'éclairer au néon les secrets de la fabrication du papier, les dangers de l'escompte, les rouages de la société et les sentiments de ses personnages.

Quelle est pour vous la phrase ou la formule « culte » de cette œuvre ?

« Là où l'ambition commence, les naïfs sentiments cessent. » Ou : « Tout est bilatéral dans le domaine de la pensée. »

Si vous deviez présenter ce livre à un adolescent d'aujourd'hui, que lui diriez-vous ?

C'est un roman très moderne, sur le pouvoir de la mode, de l'argent, et de la presse. Un grand roman d'aventures, qui apprend comment marche le monde, et qui donne d'innombrables leçons de vie. L'histoire se passe il y a deux siècles : le monde a changé, ainsi que la façon de s'habiller, de communiquer et de se déplacer, mais pas les sentiments et les désirs que décrit Balzac, ni le pouvoir des médias. Tu te reconnaîtras dans Lucien, poète au cœur tendre et plein d'ambition, qui se bat pour y arriver, qui subit des humiliations et cherche à se venger, qui comprend que l'argent est la clef du pouvoir, et qui cherche les moyens les plus rapides d'en gagner ; qui perd tout, parce qu'il a visé trop haut et n'a pas su s'arrêter.

*

VIII *Interview*

Avez-vous un personnage « fétiche » dans cette œuvre ? Qu'est-ce qui vous frappe, séduit (ou déplaît) chez lui ?

Lucien, bien sûr. C'est le seul personnage vraiment complexe du roman. Les autres sont presque tous unidimensionnels dans le bien ou dans le mal.

Ce qui frappe, c'est la beauté de Lucien, sur laquelle s'attarde longuement Balzac. Mais cette beauté, Balzac la décrit si féminine, si fine, que je ne pense pas que Lucien serait mon type physiquement ! J'aime toutefois l'idée que cette beauté aristocratique permette à Lucien de franchir l'obstacle de sa naissance roturière et de sa pauvreté. C'est l'histoire des contes de fée de mon enfance. Sauf que le conte de fée, ici, se termine mal. Parfois j'en veux à Balzac d'avoir si sadiquement malmené Lucien, de ne lui avoir permis aucune rédemption.

Ce qui déplaît, évidemment, chez Lucien, c'est sa vanité – plus que son ambition : cette vanité qui le perd parce qu'il ne peut résister au désir de briller, de se venger, de réussir vite, et que, dans son désir de reconquérir le nom noble de sa mère, il ne voit pas les pièges qui lui sont tendus : « Le diplomate et ces deux femmes avaient bien deviné l'endroit sensible chez Lucien. Ce poète, ravi des splendeurs aristocratiques, ressentait des mortifications indicibles à s'entendre appeler Chardon. » Sa vanité, c'est sa faiblesse morale. C'est ainsi qu'a choisi de le représenter Balzac tout au long du roman : comme un personnage dont la beauté et les talents exceptionnels auraient pu le vouer à une grande destinée, mais qui manque de force morale et de lucidité calculatrice et qui, pour cette raison, court à sa perte.

Ce personnage commet-il selon vous des erreurs au cours de sa vie de personnage ?

Ce n'est pas selon moi que Lucien commet des erreurs au cours de sa vie de personnage : c'est selon Balzac ! Le

Catherine Cusset IX

personnage n'existant pas en dehors de sa vie de personnage, il n'aurait pu être autre que n'a choisi de le faire son auteur pour la logique et la cohérence du récit. Mais il vient un moment où on est tellement pris par le récit, par l'illusion de sa réalité, tellement attaché au personnage principal auquel on s'identifie, qu'on ne peut s'empêcher de s'exclamer : « Oh non ! Lucien, ne fais pas ça ! »

J'ai eu cette réaction deux fois au cours du roman, lors de deux petites scènes longuement préparées par Balzac, et toutes deux dans le dernier tiers. L'une a lieu quand Lucien, devenu journaliste puissant et craint, se croyant un homme fort, accepte de se réconcilier avec Louise de Bargeton, qu'il a attaquée avec le baron du Châtelet dans un article de journal. Quand les deux anciens amants se retrouvent dans le salon de Madame de Montcornet, l'émotion et l'intimité ressurgissent entre eux. Malgré le mal qu'ils se sont fait l'un à l'autre, on sent alors que tout serait possible. Mais Balzac ne donne pas à Lucien ce facile échappatoire. Lucien commet une erreur grave, de tact et de psychologie. Quand Louise lui demande s'il est heureux, au lieu de répondre par « un non mélancolique » qui « eût fait sa fortune », il se met à vanter les qualités d'une autre femme, l'actrice Coralie avec qui il vit : « Il se dit aimé pour lui-même, enfin toutes les bêtises de l'homme épris. Madame de Bargeton se mordit les lèvres : tout fut dit. »

C'est une erreur qu'une femme ne pardonne pas. Il est rageur pour le lecteur de se dire que Lucien, par ce manque de tact, rate l'accès à la fortune qu'il convoite. Mais ce qui m'intéresse, c'est le cynisme de Balzac qui nous donne à penser que Lucien commet une erreur stupide, par manque de tact, fatuité d'homme aimé, et aveuglement psychologique, alors qu'il aurait pu tout aussi bien présenter la réaction de Lucien comme une fière résistance, la marque d'une pureté et d'une noblesse morales, un témoignage de vraie fidélité à la femme qu'il aime, le refus de se laisser corrompre par l'ambition et la fortune. Le fait que Balzac condamne ici son personnage

x *Interview*

révèle sa vision du monde : c'est un monde qui n'est pas gouverné par des lois morales mais plutôt par celles du calcul, des rapports de force et du jeu mondain.

La deuxième « erreur » de Lucien, celle qui va véritablement le perdre en le ruinant auprès de ceux-là mêmes qui l'aiment pour lui-même, sa mère, sa sœur et son beau-frère, a lieu un peu plus tard dans le roman quand Lucien, terriblement endetté, ayant perdu ses alliés de tous bords, ayant même dû se battre en duel après avoir attaqué dans un article le livre du seul homme qu'il respectait vraiment, Daniel d'Arthez, ayant tout perdu, se retrouvant seul au chevet de Coralie malade et mourante, commet un crime de forgerie. « De l'argent ! lui criait une voix. Il fit lui-même, à son ordre, trois billets de mille francs (...) en y imitant avec une admirable perfection la signature de David Séchard. »

En lisant cette phrase j'ai pensé : « Oh mon Dieu ! » car j'ai senti que Balzac préparait quelque chose de terrible, et n'acquitterait pas facilement Lucien de cette petite « erreur ».

Quand Lucien se rend coupable de ce crime, il n'est pas perdu moralement : il avertit son beau-frère par une lettre, en promettant de régler le problème avec le premier argent qu'il aura gagné. Et il n'oublie pas sa famille : il accepte que Coralie mourante se compromette auprès du négociant Camusot, son ancien amant, pour qu'il rachète ses billets.

Mais ici encore, « l'erreur » de Lucien a mis en branle un engrenage qui dépasse et écrase l'ordre de la culpabilité, du remords et de la loi morale. Ce qui triomphe en fin de compte, c'est le calcul, le froid calcul sans sentiment et sans humanité, incarné par les frères Cointet, imprimeurs d'Angoulême. Ils sont là, comme des rapaces perchés sur un mur, observant tranquillement la souffrance des Séchard et attendant le bon moment pour profiter de l'erreur de Lucien, faire emprisonner David Séchard endetté, et s'emparer de son brevet d'inventeur afin de gagner des millions. Le pire, c'est qu'ils parviennent à leurs fins – et ne sont jamais punis !

Catherine Cusset XI

Pire encore : ils y arrivent par le crime, pas seulement par l'utilisation intelligente et calculée des erreurs de Lucien. À la fin du roman, Balzac offre soudain la possibilité d'un nouveau retournement. Lucien, ayant réussi grâce à ses amis de Paris à récupérer de beaux habits, est invité à dîner chez Mme de Bargeton, devenue baronne du Châtelet : par sa beauté et son esprit, il retrouve son ancien pouvoir. Il est déterminé à reconquérir Louise afin de sauver son beau-frère de la prison et des pièges des Cointet. À la dernière minute Balzac utilise le *deus ex machina* de la forgerie – est-ce parce que la forgerie de Lucien, en dérangeant l'ordre moral, a ouvert la porte aux crimes de la même sorte? L'ouvrier Cerizet imite parfaitement l'écriture de Lucien pour rédiger une lettre qui fait sortir David Séchard de sa cachette et qui permet de l'arrêter juste avant qu'il soit sauvé. « Qui donc t'a pu faire sortir? demanda Lucien. – C'est ta lettre, répondit David pâle et blême. – J'en étais sûre, dit Ève qui tomba roide évanouie. » Maudit par sa mère et sa sœur, se croyant l'auteur de leur malheur, Lucien n'a plus qu'une solution : le suicide.

Quel conseil lui donneriez-vous si vous le rencontriez ?

Il ne faut pas oublier que je suis l'auteur de *Confessions d'une radine* ! Je conseillerais à Lucien, bien sûr, de penser à l'avenir, d'économiser ses sous, de ne pas jouer, et de travailler !

Mais il n'y aurait plus de roman et ce serait bien dommage.

Si vous deviez réécrire l'histoire de ce personnage aujourd'hui, que lui arriverait-il ?

En lisant cette question un nom a tout à coup surgi dans mon esprit, celui de Christophe Rocancourt, le Français qui a réussi à arnaquer de riches Américains des Hamptons et de Los Angeles en se faisant passer ici

XII *Interview*

pour un Rockefeller, là pour le fils de Sophia Loren... Il y a dans son histoire le côté rocambolesque du renversement rapide de destinée qu'on trouve dans *Illusions perdues*. Mais Rocancourt n'a pas le talent littéraire de Lucien, qui réussit sur la scène parisienne par sa plume.

Le film qui, pour moi, est d'une certaine manière l'équivalent cinématographique et contemporain d'*Illusions perdues*, c'est *Le Parrain*. Alors peut-être réécrirais-je *Illusions perdues* dans le milieu de la mafia ?

*

Le mot de la fin ?

Je le laisse à Daniel d'Arthez, le seul personnage qui me rassure dans ce roman dont m'angoisse infiniment la spirale de perte.

« Qui veut s'élever au dessus des hommes doit se préparer à une lutte, ne reculer devant aucune difficulté. Un grand écrivain est un martyr qui ne mourra pas, voilà tout. Vous avez au front le seau du génie, dit d'Arthez à Lucien en lui jetant un regard qui l'enveloppa : si vous n'en avez pas au cœur la volonté, si vous n'en avez pas la patience angélique, si à quelque distance du but que vous mettent les bizarreries de la destinée vous ne reprenez pas, comme les tortues en quelque pays qu'elles soient, le chemin de votre infini, comme elles prennent celui de leur cher océan, renoncez dès aujourd'hui. »

Mais, puisque toute idée a son envers et son endroit, sans doute faut-il aussi donner la parole à l'abbé Herrera, *alias* Vautrin, qui sauve Lucien du suicide à la fin du roman, avant de l'entraîner dans les nouvelles aventures de *Splendeurs et Misères des courtisanes* :

« Que devez-vous donc mettre dans cette belle tête ?... Uniquement le thème que voici : Se donner un but éclatant et cacher ses moyens d'arriver, tout en cachant sa marche. (...) »

NORD COMPO _ 03.20.41.40.01 _ 19-01-10 09:20:49
Z50713 U000 - Oasys 18.04Rev 18.02 - Page 13
Titre ouvrage : **Illusions perdues**

Catherine Cusset XIII

Observez la loi suprême ! le secret. (...) Il faut tout oser pour tout avoir. »

À toi, lecteur ou lectrice, de choisir ta voie--celle des tortues ou celle des parvenus.

